

Les mouvements de vétérans et les enjeux mémoriels de la guerre du Vietnam aux États-Unis (1982-1995)

Dans une approche historique, cet article s'efforce de montrer en quoi la politique mémorielle qui suit les deux guerres américaines en Corée et au Vietnam (1950-1975) est une démarche principalement orchestrée par les vétérans de guerre. Le premier mémorial national du Vietnam, inauguré en 1982, témoigne d'un contexte particulièrement militant où les vétérans cherchent avant tout une forme de reconnaissance de leur engagement et la commémoration de leurs compagnons d'armes tombés au front, dans une nation divisée par la guerre qui les a laissés dans l'oubli. Pourtant, la création de ce mémorial sera à l'origine d'un vaste débat sur la légitimité d'un tel monument et les critères de représentation de l'héroïsme des soldats. Cette construction mémorielle par et pour les vétérans illustre un processus qui sera repris lors de la construction du mémorial de la guerre de Corée en 1995 et, dans une certaine mesure, les mouvements contestataires et commémoratifs de l'actuelle guerre d'Iraq.

En mai 2006, plusieurs centaines de bottes de soldats américains ont été exposées à la nation devant le Capitole. Initiée par l'*American Friends Service Committee* (AFSC), groupe créé en 1917 et militant pour la paix, cette exposition est venue ponctuer quatre jours de manifestations pacifistes sous le nom de « Silence des morts. Voix des vivants »¹. L'exposition est itinérante ; depuis sa création en janvier 2004 à Chicago, elle a permis à de nombreux citoyens et familles de venir y déposer des objets en souvenir de leurs proches disparus dans la guerre d'Iraq et elle a reçu le soutien des principales organisations de vétérans aux États-Unis. Des bottes vides comme symboles du « coût humain de la guerre »² ? L'idée peut surprendre mais elle n'est pas nouvelle. Pour les générations du Vietnam et de Corée, elle rappelle des souvenirs dont l'écho n'est pas si lointain. Si l'une a vécu la première défaite militaire américaine, l'autre aura attendu plusieurs décennies avant de voir ses héros enfin célébrés.

C'est dans une Amérique divisée à la fin des années 1970 qu'émerge le combat des vétérans du Vietnam, confrontés dès leur retour au pays à l'indifférence de la nation, pressée d'oublier une guerre impopulaire. Souffrant des conséquences physiques et psychologiques du combat, luttant contre une administration militaire peu pressée de reconnaître leurs droits, marginalisés par les représentations anti-héroïques qu'une riche production artistique et médiatique a faite d'eux, les vétérans du Vietnam se sentent exclus d'une société qui ne les a pas compris. De ce rejet naît la volonté de reconnaître, si ce n'est la cause, du moins l'engagement et le sacrifice de milliers de jeunes hommes morts au Vietnam, à travers un mémorial inauguré en 1982, premier pas vers la réhabilitation nationale. À travers le débat suscité par l'élaboration et l'inauguration de ce mémorial, cet article aimerait démontrer comment le mouvement des vétérans du Vietnam, par des pressions multiples et diverses sur l'opinion publique et le gouvernement américains, a pu influencer la politique mémorielle nationale. En s'appuyant notamment sur des sources journalistiques, il s'agira d'illustrer le lent processus qui a mené une génération meurtrie à sa réintégration dans le corps national par la création d'un mémorial de guerre dont la fonction, loin de revenir sur les causes d'une défaite, a servi avant tout à réconcilier la nation avec ses anciens combattants, par le pouvoir iconique et évocateur de l'ensemble des noms des disparus. Au final la richesse du débat autour

1. « *Silence of the dead. Voices of the living* ».

2. Informations disponibles sur le site internet de l'AFSC: <<http://www.afsc.org/eyes>>.

de la légitimité du Mémorial du Vietnam aura introduit un tournant majeur dans les pratiques commémoratives aux États-Unis, unissant dorénavant le corps du vivant et la présence du disparu par des représentations très réalistes du soldat, comme nous pourrions le constater dans le Mémorial des vétérans de Corée inauguré en 1995, mais en suscitant aussi la controverse sur les limites de cette représentation, puisque le Mémorial du Vietnam est devenu en deux décennies un ensemble mémoriel dédié à différentes catégories d'anciens combattants qui ne s'identifiaient pas au monument d'origine.

Une nation réconciliée ?

Le 27 juillet 1995, soit exactement quarante-deux ans après la fin de la guerre de Corée, les États-Unis inaugurent à Washington le premier mémorial national dédié aux combattants de cette guerre. Devant une large assemblée réunie au sud-ouest du Mémorial de Lincoln sur le *Mall*, haut lieu de commémoration de l'histoire américaine, le président Bill Clinton y prononce un discours inaugural avec Kim Young Sam, président de la République de Corée du Sud. Les deux dirigeants sont réunis pour marquer l'anniversaire de la coalition onusienne qui a mené, au nom de la défense de la liberté, le premier conflit international, de la guerre froide. La figure héroïque du soldat y tient la place centrale, héros dont le sacrifice donne tout son sens à cette guerre dont la justification idéologique – « La liberté n'est pas libre »³ – est gravée dans la pierre sur l'un des murs de l'ensemble mémoriel. La politique de mémoire, dans le discours du président Clinton, est inscrite dans la vision d'une nation unie autour de ses objectifs et de ses citoyens : « Dans cet impressionnant monument, nous pouvons voir les figures et les visages qui rappellent leur héroïsme. Dans l'acier et le granit, l'eau et la terre, les créateurs de ce mémorial ont ramené à la vie le courage et le sacrifice de ceux qui ont servi dans toutes les branches des forces armées, de tous les groupes

raciaux, ethniques et sociaux en Amérique. Ils représentent, une fois encore, la vérité américaine inébranlable : De tous nous ne faisons qu'un »⁴.

Pourtant, le laps de temps qui s'est écoulé entre la fin de la guerre de Corée et sa première tentative de représentation mémorielle suscite des interrogations. Il est essentiel de rappeler ici qu'une pratique commémorative est la résultante d'un processus à la fois politique, social et culturel (Wagner-Pacifi et Schwartz, 1991). Dans le cas du Mémorial de la guerre de Corée, le consensus national autour d'une politique définie et martelée par les tensions internationales des années 1950 et la théorie des dominos est indéniable⁵. L'image du vétéran de Corée, très semblable à celle du vétéran de la Deuxième Guerre mondiale, est celle du citoyen américain parti se battre au nom d'un idéal démocratique. Héroïsme et victoire sont intrinsèquement liés, ainsi qu'on peut le constater dans les principaux monuments de la Deuxième Guerre mondiale construits aux États-Unis⁶.

Pourtant, si l'on se réfère au contexte mémoriel et culturel au moment de l'inauguration du Mémorial de la guerre de Corée, l'interprétation met en valeur une rupture évidente des pratiques commémoratives des années 1990 avec celles de l'après Deuxième Guerre mondiale. En 1991, les États-Unis, au sein d'une coalition, sont sortis vainqueurs de la première guerre du Golfe, mettant ainsi fin au « syndrome du Vietnam », ou la crainte d'une défaite militaire et d'une division de l'opinion publique américaine. Les mythes de l'invincibilité de sa puissance militaire et de son bon droit moral en tant que défenseur des libertés démocratiques sont à nouveau exploitables au sein d'une nation américaine dont le symbole de la masculinité – véhiculé à travers l'image de ses GI – avait été mis à mal par la défaite de la guerre du Vietnam en 1975⁷. Comme le souligne le président Clinton en 1995, la nation peut à nouveau se proclamer « une et

3. L'inscription *Freedom is not free* est gravée sur le mur sud du mémorial.

4. « *In this impressive monument we can see the figures and faces that recall their heroism. In steel and granite, water and earth, the creators of this memorial have brought to life the courage and sacrifice of those who served in all branches of the Armed Forces from every racial and ethnic group and background in America. They represent, once more, the enduring American truth: From many we are one* ». Discours du président Bill Clinton, *Public papers of the President, U.S. Government Printing Office*, vol. 2, 1995, p. 1160.

5. La théorie des dominos fut énoncée par le président américain Eisenhower en avril 1954 et fait référence à la politique d'engagement que les États-Unis avaient instauré face au bloc communiste (1947), qui justifiera toute intervention extérieure pour éviter que les pays satellites de l'Union soviétique ou

de la Chine ne s'effondrent les uns après les autres comme des dominos devant la « menace » communiste.

6. L'un des exemples les plus frappant reste le Mémorial d'Iwo Jima créé par le sculpteur Felix de Weldon et inauguré en 1954, soit un an après la fin de la guerre de Corée. Basé sur la célèbre photographie de Joe Rosenthal, le mémorial est un ensemble dédié à la gloire anonyme des Marines, centré autour du drapeau américain comme symbole de puissance victorieuse et du sacrifice de ces soldats. La culture de l'héroïsme d'après-guerre est toutefois nuancée par l'étude sociale, culturelle et cinématographique faite par l'historien John Bodnar sur les États-Unis des années 1940-1950. Selon lui, la brutalité et la sauvagerie de la Deuxième Guerre mondiale ont amené la société américaine à s'interroger sur les fondements de cette violence sur le citoyen américain lui-même. La mémoire du trauma et la victimisation du vétéran de guerre sont

perceptibles, selon Bodnar, dans la littérature et le cinéma d'après-guerre (Bodnar, 2001).

7. Si les accords de Paix de Paris signés le 27 janvier 1973 entre les États-Unis et le Nord-Vietnam mettent officiellement fin à l'engagement américain au Sud-Vietnam, les États-Unis continuent d'assister financièrement le gouvernement de Nguyen Van Thieu. Le 30 avril 1975, les troupes de l'armée nord-vietnamienne entrent à Saigon, mettant ainsi fin à la deuxième guerre d'Indochine.

indivisible», après plusieurs décennies de dissensions politiques, sociales et culturelles autour de l'engagement américain au Vietnam.

Mais le Mémorial de la guerre de Corée, même s'il exploite et réaffirme les symboles héroïques du sacrifice et du courage, témoigne aussi de nouvelles pratiques commémoratives dans son architecture et la représentation du combattant, en faisant ainsi l'un des héritages directs de «l'ère du Vietnam». Car s'il marque des liens forts avec des thèmes persistants de l'histoire militaire américaine, il n'est pas dû à une initiative gouvernementale mais à celle d'un groupe de vétérans, parmi lesquels deux généraux. Leur projet est né en octobre 1986, quand le Congrès donna l'autorisation à la Commission américaine des monuments de bataille de construire un mémorial à Washington en l'honneur des hommes qui ont servi en Corée. Cette initiative fait elle-même suite à l'inauguration du Mémorial des vétérans de la guerre du Vietnam en 1982, dont la conception est due «à l'obsession» et «au rêve» d'un seul homme, Jan Scruggs (*Washington Post*, 7 novembre 1982).

« Les noms. Personne ne se souvient de leurs noms. »

En mars 1979, Scruggs sort d'une projection de *The deer hunter* (Michael Cimino, 1978). Lui-même vétéran de guerre, il a passé une année au Vietnam dans le 19^e d'Infanterie légère, avant d'être blessé en mars 1969 et décoré pour acte de bravoure. Profondément marqué par le récit du film, il dit n'avoir pu dormir de la nuit, envahi par l'image persistante de ses compagnons tombés au combat. Il réalise que seuls, dans son souvenir, ils existent. Il prend alors la décision d'établir un monument dont la fonction sera double : un lieu de sacralisation mémorielle des disparus de la nation et un lieu de pèlerinage pour tous les survivants de la guerre : « Je vais construire un mémorial pour tous les hommes qui ont servi au Vietnam. Il portera les noms de tous ceux qui ont été tués » (Scruggs et Swerdlow, 1985 : 7)⁸. Scruggs se réapproprie ainsi la mémoire des milliers de disparus et s'érige en représentant privilégié au nom des autres vétérans. Son futur projet sera également appuyé par la légitimité qu'il incarne en ayant relativement bien réussi son retour à la vie civile⁹.

Scruggs est déjà actif dans le milieu des vétérans à l'époque ; mais l'idée, voire le besoin, de redéfinir une image

positive et de reconnaissance publique du sacrifice des anciens combattants du Vietnam ne date pas chez lui de la vision des personnages incarnés par Christopher Walken et John Savage, l'un rendu fou par la guerre et se suicidant d'une balle en pleine tête à Saigon, l'autre amputé et croupissant dans un hôpital de vétérans aux États-Unis. Au printemps 1977, diplômé en psychologie, il distribue des questionnaires à plus de 600 vétérans du Vietnam dans les universités locales de Washington, D. C. Son but est de répertorier les effets psychologiques de la guerre sur ceux qui l'ont faite. Repéré par le journaliste William Greider du *Washington Post*, il publie un compte-rendu dans ce quotidien, le 25 mai 1977 : « Le challenge fondamental serait maintenant de répondre aux besoins de ce groupe [les vétérans], ce qui serait une avancée majeure vers la guérison complète de l'Amérique face à cette guerre. [...] Aucun effort ne peut amener, bien sûr, une compensation aux Américains qui ont fait l'ultime sacrifice au Vietnam. Pour eux, un monument national est peut-être à même de rappeler à une nation ingrate ce qu'elle a fait à ses fils »¹⁰.

L'article de Scruggs énonce déjà l'idée d'établir un lieu de commémoration pour combler l'indifférence ; en effet, son sentiment de rejet est manifeste parmi une grande majorité de vétérans du Vietnam qui souffre de difficultés de réinsertion dans la vie sociale. Leur exclusion est à double-sens : s'ils sont effectivement incapables de s'exprimer sur la difficulté de leur expérience au combat, c'est qu'ils font face à une opinion publique hostile à la guerre. Il n'y a pas eu de démobilisation générale pour eux ; chaque homme enrôlé doit effectuer une année entière de service avant d'être renvoyé au pays¹¹. À son retour, il ne participe à aucune parade ou cérémonie de bienvenue officielle. Avec la guerre en cours, le gouvernement applique toujours la conscription obligatoire qui s'intensifie dès 1966 en même temps que les combats. Le vétéran découvre alors une société divisée, dont une partie s'oppose farouchement à la guerre dans des mouvements de contestation qui prendront leur ampleur entre 1965 et 1972¹². Quelle place sociale peut-il alors occuper de par son expérience, parfois même son identité militaire ? Certains ont véritablement cru aux arguments politiques des présidences Kennedy et Johnson, à l'image de Scruggs. Ils ont survécu à une guerre brutale grâce à la camaraderie et l'unité de leurs compagnons d'armes, et se retrouvent soudainement projetés dans une société qui ne reconnaît ni leur engagement, ni leur courage.

8. « I'm going to build a memorial to all the guys who served in Vietnam. It'll have the names of everyone killed ».

9. L'initiative de Scruggs est à nuancer dans le sens où il n'est pas le premier à évoquer l'idée d'un mémorial. Voir Gerald Nicosia, 2001 : 382-383.

10. « The fundamental challenge should now be to meet the very real needs of this group as a major step

toward America's final recovery from that war. [...] No efforts can provide compensation, of course, to the Americans who made the ultimate sacrifice in Vietnam. For them, perhaps, a national monument is in order to remind an ungrateful nation of what it has done to its sons ».

11. Le soldat américain n'était pas forcément démobilisé pour cause de blessure. À moins que la gravité de celle-ci ne l'empêche d'être opérationnel avant plusieurs mois,

il était renvoyé sur le terrain une fois rétabli. Un maximum de trois blessures était toléré avant la démobilisation immédiate.

12. Les principaux acteurs des mouvements contestataires se recensaient parmi la classe blanche américaine, surtout dans les milieux universitaires ou les intellectuels de la Nouvelle Gauche comme Noam Chomsky.

Incarnant l'image d'une guerre cruelle, d'une erreur politique, voire d'assassins – le massacre de plusieurs centaines de civils sud-vietnamiens à My Lai rendra populaire l'expression de « tueurs de bébés » dès 1969 – les vétérans souffrent des représentations que l'on fait d'eux. Si la presse nationale ne s'intéresse guère au sort des anciens combattants, les premières œuvres littéraires, fictions ou autobiographies, révèlent des récits centrés sur l'horreur des combats, des personnages peu héroïques et l'ingratitude de la nation¹³. Ces productions littéraires influenceront fortement la première vague de films sur la guerre du Vietnam à la fin des années 1970 : *The deer hunter*, *Coming home* (Hal Ashby, 1978), et *Apocalypse Now* (Francis F. Coppola, 1979). Ils présentent des soldats rongés par la haine, autodestructeurs et traumatisés par la culpabilité à leur retour. La figure du héros est en crise, et le mythe de la masculinité associé aux qualités typiques du soldat que sont le courage, la force et la fierté est atteint.

Les griefs du soldat

Cette fracture identitaire est à la fois la cause et le résultat d'un traumatisme psychologique lié à la guerre elle-même, identifié par le psychiatre américain Robert Jay Lifton sous l'expression de « syndrome post-Vietnam »¹⁴. Spécialiste de l'étude du trauma à travers les survivants de catastrophes – il a notamment travaillé sur les victimes de l'Holocauste et d'Hiroshima – Lifton travaillera en collaboration avec son collègue Chaim Shatan, de l'université de New York, pour mettre sur pied des groupes de paroles où les vétérans du Vietnam peuvent venir s'exprimer sur leur expérience au combat. Les deux psychiatres s'accordent aussi à remarquer que l'activisme politique est pour les vétérans une thérapie, un moyen de dénoncer les erreurs du gouvernement, d'appeler à la mémoire de leurs frères tombés au front et de dénoncer une guerre qu'ils définissent comme injuste et barbare.

13. À titre d'exemple, voir les œuvres de O'Brien T. (1973), *If I die in a combat zone*, New York, Delacorte Press; Barry J. et Ehrhart W. D. (éd.) (1976), *Demilitarized zones: veterans after Vietnam*, Pennsylvanie, East River Anthology.

14. Le traumatisme lié au combat n'est pas un phénomène propre à la guerre du Vietnam; que l'on songe par exemple aux nombreux cas d'obusites ou de chocs traumatiques suite à la Première et la Deuxième Guerre mondiale. Toutefois, dans ces conflits l'union patriotique qui a mené à la guerre a souvent permis au vétéran d'apaiser sa culpabilité d'avoir tué un ennemi clairement identifié. Ceci n'est pas le cas dans la guerre du Vietnam où les soldats s'interrogent souvent sur le véritable but de leur présence et dont l'image de l'ennemi se dilue parmi la population civile. Pour un historique du syndrome post-Vietnam et des symptômes qui lui sont associés, voir Lifton R. J. (1985), *Home from the war: Vietnam veterans:*

neither victims nor executioners, New York, Basic Books, et l'article de Shatan C. dans le *New York Times* du 6 mai 1972, « Post-Vietnam syndrom ».

15. Il est essentiel d'introduire ici une remarque critique sur les cas de traumatisme et l'attitude victimaire qui marque les vétérans du Vietnam. Sur l'ensemble des 27 millions de citoyens mâles américains qui ont atteint leurs 19 ans pendant la période de conscription obligatoire (1964-1973), quelques 3780000 ont servi au Vietnam, dont 1600000 à des postes de combat (Baskir et Strauss, 1978: 3-5). Il manque toutefois de nos jours une véritable analyse du nombre de vétérans touchés par un traumatisme lié à leur expérience au Vietnam. On peut malgré tout concevoir que les soldats qui ont fait l'expérience du combat étaient plus à même de développer une réaction de stress post-traumatique. Cependant, certains hommes ayant servi comme infirmiers dans les hôpitaux de pre-

Frustrés, ils ne pourront véritablement retrouver leur place dans la société qu'une fois que la nation leur aura accordé sa reconnaissance¹⁵. De plus, ils ne sont que les représentants involontaires d'une guerre dont la moralité est contestée. Or, pour qu'une réconciliation soit envisageable entre la société et ses « guerriers », ils doivent invariablement se faire entendre sur leurs besoins, leurs souffrances et amener la nation à considérer véritablement ceux qu'elle a envoyés se battre.

L'action démonstrative et politique d'un certain nombre de vétérans regroupés au sein du *Vietnam Veterans Against the War* (VVAW) a donc un double objectif: à la fois dénoncer une guerre mensongère et redonner une image positive du combattant. Cela est une étape essentielle du processus de guérison qui doit mener à une éventuelle perspective de commémoration. Créé en 1967 par six anciens soldats, suite à une manifestation pour la paix à Washington, le VVAW se veut apolitique. Il aura une influence indéniable sur l'image des *Vietnam Vets*, à travers une série d'actions médiatiques au début des années 1970. Si l'objectif premier de l'organisation est de mettre fin à la guerre et de ramener le plus tôt possible les troupes encore présentes au Vietnam, le VVAW est aussi un lieu de rencontres et d'échanges pour les vétérans marginalisés; nombre d'entre eux se sentent rejetés par leur environnement social (famille et amis), sont incapables de trouver du travail et souffrent entre autres des premiers effets du stress post-traumatique. Le VVAW participera à la mise sur pied des premiers groupes de paroles de vétérans à travers le pays. Mais grâce à l'influence de leaders charismatiques comme Al Hubbard et John Kerry¹⁶, le mouvement des vétérans amène sur le devant de la scène des questions sur la politique impérialiste des États-Unis, le racisme et les injustices sociales inhérentes à la société américaine et le silence de l'administration militaire face aux problèmes de réajustement des vétérans du Vietnam¹⁷.

mier secours ou dans les morgues au Vietnam se sont plaints de traumatismes liés à la vue des corps décomposés et la culpabilité de ne pas être exposé en ligne de front.

16. Les deux hommes ont tout pour les séparer. Al Hubbard, d'origine afro-américaine, est un vétéran qui a servi dans les forces aériennes en Corée et au Vietnam. Véritable leader du VVAW entre 1969 et 1971, il s'implique surtout dans des causes sociales liées au racisme et favorise des actions d'éclat contre le système politique. De son côté, John Kerry est le fils d'une famille blanche catholique de Boston, issue de la haute bourgeoisie. Il a effectué une partie de ses études en Europe et a servi comme lieutenant dans la marine au Vietnam. Déjà politisé dans le milieu démocrate, il rejoint le VVAW en 1970. Fortement critique de la politique qui a conduit à la guerre du Vietnam, il est partisan d'une action non-violente.

17. Le VVAW n'est bien entendu pas la seule organisation de vétérans aux États-Unis. Les deux principales associations d'anciens combattants sont l'*American Legion* et le *Veterans of Foreign Wars*, mais elles regroupent surtout des vétérans de la Deuxième Guerre mondiale et de Corée et se désolidarisent très vite du VVAW (Nicosia, 2001: 51-52).

Début 1971, le VVAW compte près de 10 000 membres. Âgés de 20 à 25 ans, ils viennent pour la plupart de la classe moyenne blanche; leur motivation est surtout la volonté de mettre fin à la guerre, en appelant à l'esprit critique des Américains et jouant sur la compassion. Dans une publicité parue en février 1971 dans le magazine *Playboy* et financée par Hugh Hefner¹⁸ lui-même, le VVAW incite les vétérans à rejoindre l'organisation et les simples citoyens à les aider financièrement. Une photographie d'un cercueil recouvert du drapeau américain occupe la moitié de la page, suivi du texte : « Dans les dix dernières années, plus de 335 000¹⁹ de nos compagnons ont été tués ou blessés au Vietnam. Chaque jour il y en a plus. Nous ne pensons pas que cela en vaille la peine. [...] Nous avons vu la guerre du Vietnam par nous-mêmes. Et de ce que nous avons vu, nous pensons qu'elle est infondée, injustifiable et contraire aux principes d'autodétermination sur lesquels notre nation a été fondée »²⁰. Déjà, les vétérans usent de leur expérience comme garantie de crédibilité et d'authenticité sur la véritable nature de la guerre, et s'érigent en témoins privilégiés.

Ce sont les événements de l'Opération Dewey Canyon III en avril 1971 qui marquent un premier tournant dans la réhabilitation sociale des vétérans. Les habitants de Washington, pourtant « habitués aux manifestations de paix », découvrent avec stupeur « les performances de théâtre de guérilla par les vétérans du Vietnam » venus réclamer un peu d'attention de la part de ceux qui les ont envoyés se battre (*Time*, 3 mai 1971). Au début de l'année, la presse a en effet révélé les opérations secrètes menées par le gouvernement américain sur le territoire du Laos, pourtant déclaré neutre, entre 1969 et 1971 sous le nom de Dewey Canyon I et II. Par dérision, les leaders du VVAW reprennent le même code et qualifient leur action d'une « incursion limitée dans le district de Columbia ». L'opération doit se dérouler en une série d'actions prévues entre le 18 et le 23 avril à Washington, consistant d'une part à faire pression sur le Congrès américain et le Pentagone pour mettre fin à la guerre, d'autre part à honorer la mémoire de leurs amis morts au combat. Pendant une semaine de forte agitation politique, plusieurs milliers de vétérans déambulent dans la capitale et bénéficient alors d'une large couverture médiatique, grâce à des reportages du *Washington Post*, du *New York Times* et de la chaîne de télévision CBS, mais qui restent principalement centrés sur la confrontation entre les vétérans et la Cour Suprême qui refuse de les laisser camper sur le *Mall*.

18. Fondateur et rédacteur en chef du magazine *Playboy*.

19. Il est à noter que le chiffre annoncé ici, bien qu'il totalise à la fois le nombre de morts et de blessés au Vietnam, est supérieur aux estimations qui seront faites par la suite. Les deux juristes qui menèrent les premières études sur la « génération du Vietnam », ont estimé en 1978 les pertes américaines au Vietnam à 51 000 morts et 270 000 blessés (Baskir et Strauss, 1978 : 5). Le chiffre

Deux initiatives sont ici particulièrement intéressantes, car elles manifestent clairement à la fois d'une volonté d'améliorer l'image du vétéran du Vietnam en tentant de donner un sens aux sacrifices qu'il a subis, et de pratiques commémoratives comblant le « mur de silence » auquel le soldat fait face de retour au pays. La première est relative au discours, devenu célèbre, de John Kerry devant le Comité des Relations Etrangères du Sénat, le 22 avril 1971. Utilisant cette opportunité comme une véritable plate-forme politique, Kerry appelle à la réconciliation nationale : « Nous ne pouvons pas nous considérer comme les meilleurs hommes des États-Unis quand on a honte de nous et que nous sommes haïs pour ce que l'on nous a demandé de faire en Asie du sud-est. [...] Nous souhaitons qu'un Dieu plein de bonté puisse effacer nos propres souvenirs de ce service aussi facilement que cette administration nous a oubliés. Mais tout ce qu'ils ont fait et tout ce qu'ils peuvent faire par ce déni est de nous rasséréner dans notre propre détermination à entreprendre une dernière mission, à chercher et détruire le dernier vestige de cette guerre barbare, à pacifier nos propres cœurs, à conquérir la haine et la peur qui ont animé ce pays depuis dix ans voire plus de sorte que, dans 30 ans, quand nos frères iront dans la rue sans jambe, sans visage ou sans bras, et que les petits garçons demanderont pourquoi, nous pourrions répondre < Vietnam > sans faire allusion à un désert, à un souvenir obscène mais plutôt le chemin que l'Amérique a finalement pris et que des soldats comme nous ont aidé à prendre »²¹.

Reconnaissance, réconciliation mais aussi commémoration sont au centre des actions du VVAW. Entre le 19 et 23 avril, les vétérans cultivent le souvenir de leurs compagnons d'armes perdus : cérémonie au cimetière militaire d'Arlington, veillée à la bougie et lecture du nom des morts à la cathédrale de Washington, puis surtout retour de leurs médailles gagnées pour faits d'armes sur

annoncé par le VVAW est donc une approximation très hasardeuse probablement calculée sur les bulletins des pertes parus dans la presse nationale quotidienne.

20. « In the last ten years, over 335 000 of our buddies have been killed or wounded in Vietnam. And more are being killed and wounded every day. We don't think it's worth it. [...] We have seen the Vietnam War for ourselves. And from what we have seen, we believe that it is wrong, unjustifiable and contrary to the principle of self-determination on which our nation was founded ».

21. « We can not consider ourselves America's best men when we are ashamed of and hated for what we were called on to do in Southeast Asia. [...] We wish that a merciful God could wipe away our own memories of that service as easily as this administration has wiped their memories of us. But all that they have done and all that they can do by this denial is to make more clear than ever our own deter-

mination to undertake one last mission, to search out and destroy the last vestige of this barbarous war, to pacify our own hearts, to conquer the hate and the fear that have driven this country these last 10 years and more and so when, in 30 years from now, our brothers go down the street without a leg, without an arm or a face, and small boys ask why, we will be able to say < Vietnam > and not mean a desert, not a filthy obscene memory but mean instead the pace where America finally turned and where soldiers like us helped it in the turning », reproduit par *National Review Online* : <<http://www.nationalreview.com>>.

le devant du Capitole. Cet épisode hautement symbolique est une véritable catharsis pour les vétérans. Si sa fonction thérapeutique n'est pas à exclure – en rejetant sa propre faute sur la nation – il permet aussi des actes de pardon envers la population vietnamienne et des hommages rendus aux morts, dont les vétérans crient les noms avant de jeter leurs médailles et autres signes distinctifs. Les anciens combattants – les survivants, pour certains – sont alors le dernier lien qui unit ceux que l'on a oubliés à une nation indifférente.

Vers une reconnaissance de la nation

Ces revendications, même si elles amènent les vétérans sur le devant de la scène, participeront surtout à la stigmatisation de ces hommes dans une mythologie populaire qui les voit comme des fous, des tueurs sanguinaires, des drogués ou des parasites (Gibault, 1992). Ces stéréotypes, certes entretenus par la stratégie de tension du gouvernement Nixon et ses agents provocateurs, transparaissent aussi dans les médias, dont certains cherchent surtout à abuser de l'image compassionnelle. Le magazine *Life*, dont la rédaction devient de plus en plus sceptique face à la guerre, joue sur la représentation du vétéran en contrastant l'image du héros brisé, du blessé oublié au fin fond d'un hôpital misérable à celle du tueur d'enfants dans deux reportages aux titres évocateurs qui font grande sensation parmi son lectorat : « Our forgotten wounded » en mai 1970 et « Confessions of the Winter Soldiers »²² en juillet 1971. Si les reportages soulignent la marginalisation de ces anciens combattants, ils n'ouvrent cependant sur aucun débat pour une éventuelle perspective de reconsidération ou leur réinsertion dans le tissu social.

Les années 1970 correspondent donc pour les vétérans à une période de luttes incessantes, principalement orientées vers leurs besoins psychologiques et matériels :

22. Le terme de *Winter Soldiers* fait allusion à une série d'entretiens qui a été menée début 1971 par le VVAW avec des vétérans venus témoigner des crimes de guerre prétendument commis au Vietnam. L'épisode sera d'ailleurs repris par Kerry dans son discours du 22 avril 1971.

23. Le VVAW connaîtra lui-même plusieurs tensions à sa tête. Kerry et Hubbard quittent l'organisation peu après l'opération Dewey Canyon et l'organisation se lie avec des groupes pro-communistes. Il faut attendre 1978 pour que le VVAW retrouve une véritable ampleur nationale dans le combat contre l'Agent Orange.

24. Pour les principales : Ron Kovic (1976), *Born on the fourth of July*, New York, McGraw-Hill; Philip Caputo (1977), *A rumor of war*, New York, Holt, Rinehart and Winston; Michael Herr (1977), *Dispatches*, New York, Knopf; Tim O'Brien (1978), *Going after Cacciato*, New York, Delacorte Press; James Webb (1978),

Fields of fire, New Jersey, Prentice-Hall.

25. Principal défoliant utilisé par les États-Unis au Vietnam dès 1961. Il est interdit en 1970 par le gouvernement américain suite aux résultats d'études qui montraient ses effets secondaires néfastes sur la santé, pouvant provoquer notamment des cancers ou des mutations sur les cellules embryonnaires. L'Agent Orange est effectivement composé de dioxine, produit hautement cancérigène. Ce n'est pas le seul défoliant utilisé au Vietnam, mais il est produit en grande quantité par les principales industries chimiques des États-Unis, dont *Dow Chemical*.

26. Le chiffre total des pertes américaines au Vietnam rendu par le Département de la Défense lors de la construction du Mémorial du Vietnam est de 57 937 morts.

chômage, thérapies relationnelles ou post-traumatiques, indemnités liées aux invalidités de guerre, meilleurs traitements dans les hôpitaux de l'administration fédérale des vétérans. Le sentiment qui prédomine dans la société américaine est l'incompréhension, face à un mouvement de vétérans qui se radicalise vers l'extrême-gauche²³. Il faut attendre la fin de la guerre et l'arrivée de Jimmy Carter à la présidence en 1977 pour qu'un réel changement se produise ; il nomme effectivement Max Cleland, ancien du Vietnam et triple amputé, à la tête de l'administration des vétérans. Cette période coïncide avec une seconde vague d'œuvres autobiographiques majeures²⁴ qui contribuent à redonner honneur et dignité à l'image du *Vietnam Vet*. Face au spectre de l'Agent Orange²⁵, les vétérans se mobilisent à nouveau, cette fois avec le soutien de l'*American Legion* et du *Veterans of Foreign Wars* qui ont besoin de jeunes membres dans leurs rangs.

La guerre étant terminée, les vétérans continuent pourtant à mourir : suicides liés à des dépressions post-traumatiques, maladies infectieuses liées à l'Agent Orange. C'est dans ce contexte que naît chez Jan Scruggs l'idée d'un mémorial. Si les vétérans, derniers dépositaires du souvenir de ceux qui ont donné leur vie pour une nation pressée d'oublier le désastre du Vietnam, ne font rien, quel sens donner alors à la mort de 58 000 hommes²⁶ ? Le contexte national s'y prête : le 29 mars 1978, Jour des Vétérans du Vietnam, une plaque commémorative est ajoutée à côté de la Tombe du Soldat Inconnu au cimetière d'Arlington pour honorer ceux qui ont servi au Vietnam. Au printemps 1979, le Congrès décrète que la semaine du 28 mai au 3 juin sera consacrée aux anciens combattants, comme période « de commémoration nationale », de discussion « sur les besoins des vétérans » et « des leçons à tirer de la guerre du Vietnam » (*Washington Post*, 28 mai 1979). Le 30 mai, le président Carter reçoit enfin une délégation de 500 vétérans. Profondément ému, il s'exprime sur le courage de ces hommes : « La nation n'a pas fait assez pour respecter, honorer, reconnaître et récompenser leur héroïsme particulier » (*New York Times*, 31 mai 1979)²⁷. Le constat exprimé ici est explicite : une nation qui n'a pas eu de geste patriotique envers ses vétérans du Vietnam.

Le retour triomphant des otages de l'ambassade américaine de Téhéran début 1981 souligne également le changement d'attitude naissant vis-à-vis des anciens combattants du Vietnam ; alors que les otages sont

27. « Our nation has not done enough to respect, honor, recognize and reward their special heroism ».

reçus en grande pompe lors d'une parade qui attire deux millions de spectateurs à New York, les vétérans manifestent leur indignation pour ne pas avoir été traités eux aussi comme des héros au vu de la nation. En réaction le Congrès décrète le 26 avril 1981 comme Journée nationale de reconnaissance des anciens combattants du Vietnam. Lance Morrow, l'un des journalistes vedettes de *Time*, réalise alors un numéro spécial en juin 1981 pour faire le point sur ces «héros oubliés»; dans un article relativement critique, il appelle à un véritable «devoir de mémoire» du pays: «Une nouvelle attitude semble se développer, à la fois chez les vétérans du Vietnam et la nation dans son ensemble. Les Américains semblent plus disposés [...] à admettre que les vétérans du Vietnam ont beaucoup trop supporté le poids moral d'une guerre qui a mal tourné. [...] Une brèche étrange s'est ouverte en janvier dernier après la parade de bienvenue extraordinairement émouvante, presque vertigineuse, que l'Amérique a organisée pour ses 52 otages d'Iran. [...] Mais ensuite, quelques jours plus tard, une réaction est apparue. Les vétérans du Vietnam ont regardé le spectacle de bienvenue et leurs années d'amertume se sont transformées en un cri étouffé: MAIS ENFIN OÙ EST MA PARADE? [...] Les [les vétérans] réintégrer maintenant sera peut-être une démarche compliquée, tardive et hasardeuse, mais elle est nécessaire [...]. Elle pourrait atténuer une injustice et même améliorer la santé mentale de la nation dans son ensemble. Elle pourrait aider à régler la pénible querelle qu'a l'Amérique avec elle-même»²⁸.

Le 28 mai 1979, Scruggs annonce alors la création du Fonds pour le Mémorial des Vétérans du Vietnam (VVMF)²⁹. Aidé par Robert Doubek et John Wheeler, tous deux vétérans et avocats à Washington, ils mettent sur pied un programme: trouver un terrain pour le mémorial, choisir un projet lors d'un concours national, financer le mémorial par des dons entièrement privés, achever la construction et inaugurer le monument en 1982. Pourtant, l'argent peine à remplir les caisses. Les réactions se font vives à l'annonce du projet: comment commémorer une défaite sur laquelle il n'y a aucun consensus national, qui a divisé la société et meurtri toute une génération? Scruggs, dans sa volonté de graver l'intégralité des noms sur un mur, a trouvé un compromis: «honorer les hommes, pas la cause» (*Washington Post*, 11 novembre 1979). Établir un mémorial pour le

28. «A new attitude seems to be developing, in both Viet Nam veterans and the nation at large. Americans seem more disposed [...] to admit that the Viet Nam veterans have borne too much of the moral burden for a war that went all wrong. [...] An odd breakthrough occurred last January after the extravagantly emotional, almost giddy welcome home that America staged for the 52 hostages from Iran. [...] But then, a few days later, a countertheme surfaced. Viet Nam veterans watched the spectacle

souvenir des morts, et non un monument, geste traditionnellement réservé aux victoires.

C'est ce même compromis qui guidera l'annonce officielle pour le concours national d'architecture en 1980: le projet du mémorial doit être apolitique et comporter l'ensemble des noms des morts. Après de multiples hésitations³⁰, le projet obtient un emplacement sur le *National Mall*, entre le Monument de Washington et le Mémorial de Lincoln, grâce au soutien du sénateur républicain Charles McMathias. Aidé par un comité national de sponsors, incluant des membres aussi influents que l'ancien président Gerald Ford, la Première Dame Rosalynn Carter ou le général William Westmoreland³¹, le Fonds pour le Mémorial récolte plusieurs millions de dollars, en petites contributions symboliques de simples vétérans ou des sommes considérables, comme les 170 000 dollars offerts par le milliardaire américain Ross Perot. Le 1^{er} juillet 1980, le président Carter signe l'accord législatif qui permet l'établissement du mémorial sur le *Mall*. Le premier pas est franchi vers la «guérison» selon Jan Scruggs: «Nous ne cherchons pas à faire de commentaires sur le bien-fondé de la guerre. En honorant ceux qui se sont sacrifiés, nous espérons plutôt créer un symbole d'unité nationale et de réconciliation» (*New York Times*, 2 juillet 1980)³².

Le 31 mars 1981, la compétition pour le projet du mémorial a enregistré 1421 propositions³³. Composé de huit architectes et sculpteurs professionnels, le jury est unanime dans sa sélection: le projet retenu est celui de Maya Lin, une étudiante américaine de 20 ans d'origine chinoise à l'université de Yale. Dévoilé le 4 mai 1981 au public, il suscite une immense controverse, relayée par d'innombrables articles dans la presse nationale. Consistant en deux murs de granit noir formant un V, il est enterré dans le sol et rompt ainsi totalement avec les codes traditionnels des monuments de guerre, que l'on

of welcome [...] and their years of bitterness boiled up to a choked cry: WHERE THE HELL IS MY PARADE? [...] To embrace them now may be a complicated, belated and awkward exercise, but it should be done [...]. It would mitigate an injustice and might even improve the nation's collective mental health. It would help to settle America's tedious quarrel with itself».

31. Ancien commandant en chef des forces américaines au Vietnam de 1964 à 1968.

32. «We do not seek to make any statement about the correctness of the war. Rather, by honoring those who sacrificed, we hope to provide a symbol of national unity and reconciliation».

29. L'intégralité des données chiffrées et factuelles sur la création du Mémorial du Vietnam sont disponibles dans le récit biographique qu'en a fait Jan Scruggs (Scruggs et Swerdlow, 1985), ainsi que dans l'article du *National Geographic* de mai 1985.

33. Il n'y a eu aucune restriction quant aux critères pour participer à la compétition, si ce n'est d'être citoyen américain et d'avoir plus de 18 ans.

30. La Commission des Beaux-Arts qui supervise le projet avait d'abord proposé comme lieu d'emplacement du mémorial un site proche du cimetière d'Arlington que Scruggs avait jugé inacceptable.

trouve plutôt sous forme verticale et blanche, symbolisant le pouvoir et l'honneur (Sturken, 1991)³⁴. Ils peuvent être vus de loin, ce qui n'est pas le cas du Mémorial du Vietnam dont les murs commencent à descendre au niveau du sol et surtout, qui ne contient aucune référence au Vietnam ou même un drapeau. Très vite ce projet est considéré comme un symbole de honte, de déshonneur, une pierre tombale pour ceux qui ont servi : « Ce mémorial ne dit qu'une chose : que seuls les morts, et rien d'autre, ne subsistent... C'est un mauvais choix pour un mémorial. Les mémoriaux sont construits pour donner un contexte et, si possible, une signification à la souffrance qui reste autrement incomprise. [...] Traiter les morts du Vietnam comme les victimes d'un accident de la route monstrueux est plus qu'un mauvais service à l'histoire ; c'est un mauvais service à la mémoire de ces 57 000 morts³⁵. C'est un acte d'arrogance de notre part que de leur assigner le statut de victimes, seulement de victimes. Ces hommes se considéraient si ce n'est comme des patriotes, du moins comme des soldats » (*New Republic*, 16 mai 1981)³⁶.

La crédibilité de la créatrice est d'abord en cause ; comment une jeune femme qui n'a rien connu de la guerre peut-elle en concevoir la réalité ? Maya Lin reconnaît ne s'être absolument pas préoccupée des causes et de l'histoire de l'engagement américain au Vietnam. En visite sur le futur site du mémorial, elle a imaginé son projet comme une violence faite à la nation, une cicatrice indélébile : « Je ne voulais pas d'un objet statique que les gens regarderaient simplement, mais quelque chose qui pourrait s'apparenter à un voyage, ou un passage, qui les mènerait chacun à leurs propres conclusions. [...] Je voulais travailler avec le paysage et non le dominer. J'ai eu une pulsion d'éventrer le sol... Une violence initiale qui guérirait avec le temps » (*National Geographic*, mai 1985, p. 557)³⁷. Si le traumatisme de la nation lié à la guerre et à ses combattants est ici présent, le débat

34. À ce titre, il est nécessaire de souligner que les monuments américains érigés suite aux deux guerres mondiales comportent aussi des monuments dédiés aux morts où le nom des disparus est inscrit, notamment dans des monuments locaux. À ce sujet, voir Piehler (1995). La rupture introduite par le monument de Maya Lin s'inscrit dans la volonté de regrouper l'ensemble des noms des morts au niveau national, dans un ensemble décontextualisé de tout rapport à la nation ou à la cause.

35. À noter que l'article rend un chiffre approximatif légèrement en dessous de la norme communément admise par les historiens pour les pertes américaines au début des années 1980, à savoir 58 000 morts (chiffre arrondi sur celui rendu par le Département de la Défense).

36. « *This memorial says one thing: only the dead, nothing besides, remain... It is an unfortunate choice of memorial. Memorials are built to give*

context and, possibly, meaning to suffering that is otherwise incomprehensible. [...] To treat the Vietnam dead like the victims of some monstrous traffic accident is more than a disservice to history; it is a disservice to the memory of the 57 000. It is an act of arrogance for us to assign them the status of victims, nothing but victims. These people saw themselves if not as patriots at least as soldiers. »

37. « *I didn't want a static object that people would just look at, but something they could relate to as on a journey, or passage, that would bring each to his own conclusions. [...] I wanted to work with the land and not dominate it. I had an impulse to cut open the earth... an initial violence that in time would heal.* »

38. « *The memorial [...] is insulting to the sacrifices made for their country by all Vietnam veterans. By this will we be remembered: a black gash of shame and sorrow, hacked into the national visage that is the Mall. [...]*

porte autour de sa représentation. Les critiques les plus véhémentes viennent des mouvements de vétérans, à l'initiative de Tom Carhart, qui évoquent le nihilisme du projet et proposent que le mémorial soit conçu par et pour ceux qui ont fait la guerre : « Ce mémorial [...] est une insulte aux sacrifices que les vétérans du Vietnam ont fait pour leur pays. Par ceci nous serons commémorés : une balafre noire et honteuse, taillée dans le visage national du Mall. [...] Les jurés ne connaissent rien de la vraie guerre du Vietnam » (*New York Times*, 24 octobre 1981)³⁸. C'est l'authenticité du vétéran qui est avancée : il est le mieux à même de représenter ce qu'il a vécu. Certains d'entre eux ont d'ailleurs présenté des projets pour le mémorial, principalement centrés sur le thème des camarades tombés au front, mais qui ont été rejetés sous le prétexte que la particularité historique du Mall dans la mémoire américaine exigeait « de la simplicité, si ce n'est de la noblesse » (*Time*, 9 novembre 1981). Mais s'il est un besoin sur lequel les vétérans du Vietnam ne veulent pas reculer, c'est celui de donner un sens à la mort de ces jeunes hommes.

Le 4 janvier 1982, le secrétaire de l'Intérieur James Watt fait savoir à la Commission des Beaux-Arts qu'il ne signera pas le permis de construction tant qu'il n'y a pas de compromis. Des concessions sont faites : un drapeau et une statue plus réaliste seront ajoutés. Le 13 novembre 1982, le Mémorial achevé est enfin inauguré dans une atmosphère solennelle, pendant une semaine de manifestations en l'honneur des vétérans. Avec 250 000 personnes venues spécialement pour l'inauguration, la nation honore enfin ses nouveaux héros lors de nombreuses parades. À la cathédrale de Washington, les noms des morts sont lus pendant une veillée funèbre de plus de 56 heures (*Newsweek*, 22 novembre 1982). Si le mémorial reste un symbole, un lieu sacré pour le pèlerinage, la veillée des morts et le grand défilé national, tant attendus par les anciens du Vietnam, sont de véritables actes patriotiques qui réintègrent le corps du soldat – mort ou vivant – dans la nation, « pour ne former qu'un tout... par cet acte de commémoration nous deviendrons un mémorial vivant » (*Washington Post*, 15 novembre 1982)³⁹. Toutefois, la réconciliation a commencé, mais elle est incomplète ; une grande majorité d'officiers de haut rang préfère ne pas assister aux cérémonies dédiées, selon eux, aux simples soldats, alors que le président Reagan, bien qu'il assiste à la lecture de quelques noms dans la cathédrale, ne visite pas le mémorial avant 1983. De leur

The jurors know nothing of the real war in Vietnam. »

39. « *To be whole again... that by remembering we may become a living memorial.* » Propos du révérend Theodore H. Evans Jr. lors de la cérémonie à la cathédrale de Washington, le 14 novembre 1982.

côté, les membres du VVAW continuent la lutte contre les effets de l'Agent Orange. S'ils sont venus honorer leurs amis morts au combat, ils sont aussi là pour mobiliser ceux d'entre eux qui souffrent encore des conséquences physiques et psychiques de la guerre. Leur leitmotiv est clair : « Honorer les morts, se battre pour les vivants » (*Washington Post*, 13 novembre 1982)⁴⁰. Étrange écho de leur Opération Dewey Canyon, quelques dix ans plus tôt.

Iconographie mémorielle et rituels du souvenir

La statue du Mémorial des Vétérans du Vietnam est inaugurée le 29 mars 1984, de même qu'un drapeau sous lequel une plaque commémorative annonce : « Ce drapeau représente le service rendu à notre pays par les vétérans de la guerre du Vietnam. Le drapeau affirme les principes de liberté pour lesquels ils se sont battus et leur fierté d'avoir servi en des temps difficiles »⁴¹. En des termes très vagues et ambigus, les idéaux démocratiques qui ont justifié l'intervention militaire au Vietnam sont réaffirmés, et ce malgré la division que cette guerre aura provoqué dans la société américaine. Courage et héroïsme sont aussi reconnaissables dans la statue, symbole de la diversité raciale et de l'unité des hommes qui ont marqué la guerre du Vietnam : elle représente trois soldats, un blanc, un noir et un hispanique, qui semblent perdus dans la contemplation du mémorial en face d'eux où se reflètent les noms de leurs camarades. Le sculpteur choisi, Frederick Hart, a volontairement accentué le souci du détail, en moulant des objets ayant appartenu à de véritables soldats (Marling et Silberman, 1987 : 14-16), allant même jusqu'à figurer le fameux regard hagard du combattant, « dont la position comme suspendue semble faire renaître à la vie » l'espace entre la statue et le spectateur (*Washington Post*, 10 novembre 1984)⁴².

Cette volonté de tenir au plus près du réel rappelle pour certains les photographies des grands reporters qui ont marqué ce conflit. La mémoire collective fut en effet inondée par l'imagerie populaire et médiatisée sur le Vietnam, venant ainsi en porte à faux d'un mémorial dont le premier but n'est pas la représentation, mais l'apaisement : « Ce monument [le mur] n'en est pas un. C'est un tombeau solennel. [...] Le monument pour la postérité, ce sont les photographies. Toutes ces familles ici. Toute l'émotion. Ce sera cela le vrai mémorial » (*Washington Post*, 6 décembre 1982)⁴³.

40. « Honor the dead, fight for the living ».

41. « This flag represents the service rendered to our country by the veterans of the Vietnam war. The flag affirms the principle of freedom for which they fought and their pride in having served under difficult circumstances ». La citation se trouve sur le site du Vietnam Veterans Memorial Fund (VVMF) à l'adresse suivante : <<http://www.vvmf.org>>.

Cette figuration de l'humain est aussi perceptible dans le choix de graver le nom des quelques 58 000 morts sur un mur, sans aucune distinction d'âge, de race ou de rang militaire. Évoquer leur nom, c'est aussi, en quelque sorte, individualiser l'iconographie mémorielle et les rappeler à la vie, plutôt que de les noyer dans un monument anonyme. Car un mémorial est aussi un lieu de recueillement et sert, par delà son évocation des morts, au deuil des vivants : « Je ne sais pas si nous sortirons jamais du Vietnam. C'est comme une pyramide. La douleur ne s'arrête jamais. Vous pensez que cela partira après quelques années... mais cela ne s'arrête jamais ». Témoignage poignant d'une mère dont le fils a disparu, à l'image des milliers de familles dont la presse relaie les larmes (*Washington Post*, 11 novembre 1982)⁴⁴. Si la statue est une concession faite aux vétérans face au manque d'héroïsme et à l'abstraction du mur de Maya Lin, les noms gravés ont un pouvoir évocateur très fort⁴⁵. Les gestes les plus fréquents consistent à toucher le nom recherché, comme un « rituel » apaisant, ou de laisser un objet en mémoire du disparu. Photographies, plaques d'identité militaires, drapeaux ou lettres, ce sont autant de mémoriaux miniatures et populaires qui évoquent une vie perdue, mais dont le souvenir se maintient au vu de la nation (*Washington Post*, 6 décembre 1982)⁴⁶.

Vers une représentation humaine de la guerre ?

Le legs du Mémorial du Vietnam est perceptible depuis dans les pratiques commémoratives aux États-Unis. Plus de 150 mémoriaux locaux ont vu le jour suite à celui de Maya Lin, mélangeant éléments traditionnels et minimalistes. Une réplique miniature du Mémorial de Washington, désignée comme le Mur Mouvant, a traversé le pays dans les années 1990 (Wagner-Pacifici et Schwartz, 1991 : 413). Mais le premier mémorial majeur construit depuis, pour les vétérans de Corée, reprend indéniablement des éléments figuratifs de son « cousin »

42. Pour un détail du processus de création de la statue, voir Marling et Silberman (1987 : 5-29).

43. « This monument is not a monument. It is a formalized mass grave. [...] The lasting monument is the photographs. All the families here. All the emotion. That will be the real memorial ». Propos de David Douglas Duncan, photographe pour *Life* pendant la guerre du Vietnam.

44. « I don't know when we will ever leave Vietnam. It keeps pyramiding. The hurt doesn't stop. You think after a few years it will be over... But it never stops ».

45. Le VVMF a décidé d'inscrire les noms de tous les morts et *missing in action*, avec la possibilité de rajouter des noms dans chaque colonne. Les 57 939 noms fournis par le Département de la Défense au moment de l'inauguration du mémorial indiquent les premières pertes américaines en 1959 jusqu'aux dernières en mai 1975. Depuis,

plusieurs centaines de noms ont été ajoutés. Les vétérans ont fait une concession à Maya Lin, qui voulait que les noms soient listés chronologiquement selon la date de leur mort et non alphabétiquement. De son côté, elle ne voulait au départ aucune mention de la cause ou du pays pour lesquels ces hommes sont morts, basant son projet uniquement sur le pouvoir des noms. Jugeant cela trop humiliant, les vétérans ont obtenu que soient ajoutées deux plaques commémoratives, l'une au début et l'autre à la fin du mémorial, faisant référence à la guerre du Vietnam ainsi qu'au courage, à l'honneur et au sens du devoir de ces hommes et de ces femmes.

46. Ces objets laissés par les visiteurs sont récoltés chaque jour par le Service des Parcs nationaux et collectés à l'Office de Dépôt régional archéologique et muséologique du Maryland.

du Vietnam. Comme nous l'avons souligné plus haut, si le consensus national n'est pas en cause pendant la guerre de Corée, ce mémorial inauguré en 1995 est aussi l'œuvre d'un groupe de vétérans, dont le souci est d'honorer ceux qui sont morts dans cette « guerre oubliée ». S'il reprend des éléments de nationalisme traditionnel – drapeau, affirmation des valeurs patriotiques, unité de la coalition des 22 pays alliés – il inclut également une représentation très réaliste des combattants sous la forme de 19 statues, formant une unité en patrouille. Les quatre branches de l'armée américaine y sont représentées, de même que la diversité ethnique de ses troupes. Cependant, leurs visages sont marqués par un regard profondément troublé, et leurs longues capes blanches évoquent plutôt des fantômes. Un mur poli en face d'eux reflète leurs images, évoquant étrangement le mur noir du Mémorial du Vietnam qui renvoie le reflet de ses visiteurs. Plus au sud de l'ensemble mémoriel se trouve le Mur des Visages, regroupant des photographies de soldats, marins, pilotes et Marines, appuyant ainsi la dimension humaine de la représentation. À son côté, la Fontaine du Souvenir porte sur des blocs de granit les chiffres du nombre de morts, blessés, prisonniers de guerre et les disparus⁴⁷.

Bien qu'il soit difficile d'envisager pour l'actuelle guerre d'Iraq quelle sera sa place dans la politique mémorielle américaine, certaines tendances reprennent des pratiques qui ne sont pas sans évoquer la guerre du Vietnam et le combat des vétérans pour leur reconnaissance. Dans un contexte politique et international passablement différent – menace terroriste et censure militaire très forte sur les images de guerre – certains groupes militant pour la paix ont entrepris des actions visant à « humaniser » la guerre. À Asheville, Caroline du Nord, le *Peace Park Project* a déjà commencé un mur en pierres, chacune portant le nom, l'âge et le lieu d'origine de chaque soldat mort en Iraq depuis le lancement de l'opération *Iraqi Freedom* en 2003. La forme du mur, descendant lentement dans le sol et superposant les noms des morts, évoque ouvertement le Mémorial du Vietnam. Le but affiché est de symboliser « le coût humain de la guerre d'Iraq », dans un conflit où existe « un ban sur la photographie des cercueils quand ils arrivent à la base aérienne de Dover » et où aucun « dignitaire de haut rang n'assiste aux funérailles »⁴⁸. Toutefois, si la pratique commémorative est ici fortement dénonciatrice de la politique menée par les États-Unis alors que le pays est encore en guerre, elle inclut aussi la volonté de créer un mémorial en souvenir des civils irakiens victimes du conflit.

47. La conception de ce mémorial a, elle aussi, souffert de nombreux retards et controverses. À l'origine, le projet gagnant en 1989 fut celui d'une équipe d'architectes du *State College* de Pennsylvanie, mais la Commission des Beaux-Arts l'a trouvé trop succinct : il était principalement basé sur les statues de soldats. Le conseil de direction des vétérans de la guerre de Corée a donc engagé la firme d'architectes Cooper-Lechly Associates pour

procéder à des arrangements (*Washington Post*, 22 juillet 1995).

48. Informations disponibles sur le site de l'association : <<http://www.iraqwall.org>>.

49. « Faces of the fallen ».

50. Informations disponibles sur le site de l'exposition : <<http://www.facesofthefallen.org>>. Pour une interprétation critique de l'exposition, voir Kennicott (2005). Dans la

Au cimetière d'Arlington, l'exposition « Visages des disparus »⁴⁹ s'est donnée pour mission de regrouper 1300 visages peints à l'aide de photographies de soldats américains morts en Iraq. Initié en mars 2005 par Annette Pollan, le projet a regroupé 200 artistes et a été entièrement financé par des dons privés. Si la représentation artistique s'éloigne parfois de la réalité, l'exposition utilise surtout « le pouvoir de l'art pour reconnaître le sacrifice [de ces soldats] et créer un héritage unique et durable pour leurs familles »⁵⁰. Le principe n'est pas sans rappeler l'article du *Life* du 27 juin 1969, où la rédaction avait choisi de publier les photographies des 242 hommes tués au combat entre le 28 mai et le 3 juin 1969, humanisant et personnalisant ainsi le « décompte des corps » cher au Général Westmoreland. Si le magazine n'avait pas encore une position critique clairement affirmée contre la guerre du Vietnam, l'intention de présenter à son public les visages de ces vies perdues a sans nul doute créé un malaise. Des chiffres émergent des vies : ainsi pourrait-on résumer le message du *Life*, tout comme celui de l'exposition des visages des disparus en Iraq, rendus à la nation dans leur enveloppe humaine et non noyés dans l'anonymat des statistiques militaires.

En 1982, le gouverneur de Virginie Charles Robb, vétéran de la guerre du Vietnam, s'interrogeait sur les causes du conflit : « Je ne suis pas sûr du pourquoi. Mais ce monument affirme que nous nous soucions et nous nous souvenons. Et c'est terriblement important » (*New York Times*, 27 mars 1982)⁵¹. Quel est donc le bilan à tirer d'un mémorial issu d'une controverse autour de la représentation de « guerriers », dans le contexte d'une défaite et d'une amnésie nationale ? La volonté de reconnaître malgré tout le sacrifice de ces hommes a permis à la société américaine de retrouver une partie d'une génération brisée et oubliée par les siens. Conçu par et pour les vétérans, le Mémorial du Vietnam a fait le choix de retourner à l'humain et à l'individu, non à la politique et à la nation. En cela il a certainement influé sur la politique mémorielle des guerres américaines, comme en témoigne le Mémorial de Corée. Dans l'écho qu'il a donné aux souffrances des anciens combattants, il a inspiré des groupes d'individus qui opposent le souvenir du disparu à la gloire de la guerre.

Le principe fondateur du Mémorial du Vietnam était celui de la « guérison », peut-être même avant celui de la mémoire. Mais en occultant d'une certaine façon la possibilité de donner un sens à la mort de 58 000 hommes,

même lignée que cette exposition mais avec une création antérieure, un « Mur virtuel » a aussi été établi sur internet en 1998 pour permettre aux familles des morts du Vietnam de diffuser des images et des histoires relatives à leurs proches, en une sorte de « musée du souvenir » des disparus. Informations disponibles sur le site du VVMF cité en note 41.

51. « I'm not sure of the whys. But this monument does say we care and we

remember. And that's terribly important ».

il transmet ainsi un « message dilué » entre sacralisation de l'humain et incompréhension pour les jeunes générations d'Américains qui n'ont pas connu la guerre (*Washington Post*, 10 novembre 1982). Le choix des noms inscrits sur le mur et la représentation uniquement masculine des trois soldats de la statue ont également posé problème. En 1993, une autre statue a été ajoutée en souvenir des femmes qui ont servi au Vietnam, à l'initiative de l'infirmière Diane Carlson Evans. Puis en 2004, ce fut une plaque commémorative ajoutée près de la statue des soldats en « mémoire des hommes et des femmes qui ont servi au Vietnam et qui sont morts plus tard des suites de leur service »⁵². En des mots très neutres, le pays reconnaissait ainsi les conséquences des traumatismes psychiques et des intoxications liées aux défoliants utilisés pendant la guerre. Hommage ultime aux dernières victimes de ce conflit ? Cet ajout au complexe mémoriel du Vietnam est le résultat du combat de Ruth Fitzgerald, dont le frère est mort d'un cancer lié à l'Agent Orange (*Washington Post*, 26 août 1999)⁵³.

Par étapes successives, le Mémorial du Vietnam est devenu un ensemble représentatif de la « génération du Vietnam », dont les derniers monuments témoignent de tentatives de reconnaissance de groupes sociaux pour qui le mur et la statue étaient insuffisants à évoquer leur propre sacrifice. Or, dans une telle volonté de redonner leur place dans la construction mémorielle aux différentes catégories d'individus qui ont participé à la guerre du Vietnam, le processus peut-il être définitivement achevé ? Une telle question reste ouverte. Toutefois, la récente décision de la Commission nationale des monuments à Washington d'accepter l'établissement d'un centre historique à côté du Mémorial du Vietnam laisse présager une nouvelle étape déterminante dans la volonté de comprendre et d'interpréter une cause, au-delà de ses protagonistes (*Washington Post*, 4 août 2006)⁵⁴. Si la volonté de Jan Scruggs avec ce centre est d'apporter une présentation neutre et factuelle du contexte de la guerre, centrée sur les hommages rendus aux soldats – les portraits de chaque disparu seront projetés sur un mur le jour de leur anniversaire – il sera certainement l'une des premières tentatives de donner une réponse aux familles et aux anciens combattants qui attendent toujours, plus de quarante ans après le premier mort américain au Vietnam, un consensus national, au-delà d'une réconciliation.

Valérie Gorin
valerie_gorin@hotmail.com

Bibliographie Sources

Life

« One week's dead », 27 juin 1969, vol. 66, n° 25, 5-19.

Childs C., « Our forgotten wounded; assignment to neglect », 22 mai 1970, vol. 68, n° 19, 24D-33.

Jackson D., « Confessions of the 'Winter Soldiers' », 9 juillet 1971, vol. 71, n° 2, 22-27.

National Geographic

« Vietnam Memorial », mai 1985, vol. 167, n° 5, 552-573.

New Republic

Krauthammer C., « Memorials », 16 mai 1981, vol. 84, n° 2, p. 43.

Newsweek

Broyles W., « Remember a war we want to forget », 22 novembre 1982, vol. 100, n° 21, 81-83.

New York Times

Carhart T., « Insulting Vietnam vets », 24 octobre 1981, 23.

Tolchin M., « Carter vows to focus on Vietnam Veterans Rights », 31 mai 1979, 16.

Weinraub B., « Ground broken in capital for memorial on Vietnam », 27 mars 1982, 1.

Weinraub B., « Carter hails Veterans of Vietnam in Signing Bill for War Memorial », 2 juillet 1980, A14.

Time

« Protest: a week against the war », 3 mai 1971, vol. 97, n° 18, 10-13.

Morrow L., « Bringing the Viet Nam Vets Home », 1^{er} juin 1981, vol. 117, n° 22, 41-45

52. « *In memory of the men and woman who served in the Vietnam War and later died as a result of their service* ». Cette phrase est suivie de « *We honor and remember their sacrifice* ». Voir le site internet du VVMF cité en note 41.

53. Il est important de noter qu'il n'existe encore aucune étude portant sur les ajouts additionnels au complexe mémoriel du Vietnam. Les principales données factuelles sont annoncées par le VVMF sur son

site internet. En ce qui concerne la plaque commémorative ajoutée en 2004, elle ne fait que souligner ces morts ultérieures mais les noms de ces disparus ne figurent pas sur le Mur de Maya Lin. Seul le Département de la Défense détermine les critères d'entrée pour l'inscription des morts du Vietnam, et à l'heure actuelle les décès liés à des suicides, des chocs traumatiques ou à l'Agent Orange ne sont toujours pas reconnus par l'administration militaire américaine.

54. Le site internet du Service des Parcs nationaux américains a récemment mis en ligne le projet d'étude du futur site du centre historique du Mémorial du Vietnam. Voir <<http://www.nps.gov/vive>>.

Von Eckardt W., « Storm over a Viet Nam memorial », 9 novembre 1981, vol. 118, n° 19, 103.

Washington Post

Bredemeier K., « Vietnam veterans vent fury at VA over Agent Orange », 13 novembre 1982, A9.

Dvorak P., « Vietnam Wall Visitor Center approved », 4 août 2006, A1.

Harwood R. et Johnson H., « Vietnam: war we never won or understood », 10 novembre 1982, A1/A20/A21.

Forgey B., « The Statue and the Wall », 10 novembre 1984, D8.

Forgey B., « A march to remember: moving monument to Korea Veterans surpasses the tortured history of its design », 22 juillet 1995, D1.

Kennicott P., « An exhibition that does little but salute the flag », 23 mars 2005, C1.

McCombs P., « A memorial to a post-war obsession finally becomes a reality », 7 novembre 1982, A9.

McCombs P. et Henry N., « 'Whole again': Vietnam veterans urged to remember the agony », 15 novembre 1982, A1/A8.

Morgan T., « Veterans urge look at lessons of Vietnam war », 28 mai 1979, C1.

Perl P., « Pilgrimage: a fallen hero's family pays tribute to his memory on the Mall », 11 novembre 1982, A1/A10/A11.

Rimer S., « The Memorial: a private place for a multitude of memories », 6 décembre 1982, A1/A13.

Scruggs J., « Forgotten veterans of 'that peculiar war' », 25 mai 1977, A17.

Scruggs J., « We were young. We have died. Remember us. », 11 novembre 1979, B4.

Vogel S., « Remembering the delayed deaths from the Vietnam war », 26 août 1999, J2.

Wheeler L., « War photographer's view », 6 décembre 1982, A13.

Travaux

Baskir L. et Strauss W. (1978), *Chance and circumstance: the draft, the war and the Vietnam generation*, New York, First Vintage Book Edition.

Bodnar J. (2001), « Saving Private Ryan and postwar memory in America », *The American Historical Review*, vol. 106, n° 3, 805-817.

Gibault M. (1992), « Les Anciens Combattants du Vietnam et l'opinion publique: < l'effet boomerang > du retour », in Rougé J.-R., *L'opinion américaine devant la guerre du Vietnam*, Paris, Presse de l'université de Paris-Sorbonne, 69-85.

Marling K. et Silberman R. (1987), « The statue near the Wall », *Smithsonian Studies in American Art*, 5-29.

Nicosia G. (2001), *Home to war: a history of the Vietnam Veterans' movement*, New York, Crown Publishers.

Piehler K. (1995), *Remembering war the american way*, Washington, Smithsonian Institution Press.

Scruggs J. C. et Swerdlow J. (1985), *To heal a nation: the Vietnam Veterans Memorial*, New York, Harper & Row.

Sturken M. (1991), « The wall, the screen, and the image: The Vietnam Veterans Memorial », *Representations*, vol. 35, 118-142.

Wagner-Pacifici R. et Schwartz B. (1991), « The Vietnam veterans memorial: commemorating a difficult past », *American Journal of Sociology*, vol. 97, n° 2, 376-420.